

Michel WASSERMAN

JAPON 1926,
L'AMBASSADE BUISSONNIÈRE
DE PAUL CLAUDEL



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

Diplomate de haut rang, Claudel prend possession de son poste d'ambassadeur de France au Japon en novembre 1921, et quitte Tokyo pour Washington en février 27. Entretemps, il aura été à même début 25 de bénéficier en France de son congé statutaire, lequel, comme c'est alors le cas pour les diplomates exerçant dans les pays les plus lointains (il faut pas moins de trente-trois jours de mer pour relier Marseille et Yokohama), se prend de façon cumulée. Il s'apprête donc à confier son poste durant plus d'un an à un chargé d'affaires, et en réalité il ne croit ni ne souhaite être amené à revenir dans ce pays où, japoniste de toujours, il avait tant rêvé pourtant autrefois d'être nommé. En effet les succès diplomatiques, au premier rang desquels la réalisation en 1924 d'un projet d'établissement culturel français à Tokyo dans des conditions d'une exceptionnelle difficulté (tremblement de terre cataclysmique du 1^{er} septembre 1923 à Tokyo et Yokohama), le retour aussi à la direction du Quai d'Orsay de ses amis briandistes à la faveur de la victoire du Cartel des gauches aux élections législatives de juin 24, l'ont convaincu qu'il a toute chance d'obtenir au terme de son congé le poste qui cristallise alors les ambitions de ses collègues de haut rang du fait de la sensibilité de la relation bilatérale: l'ambassade de France en Allemagne, pays qu'il connaît d'ailleurs bien pour y avoir exercé comme Consul général à Francfort et à Hambourg durant les années d'immédiate avant-guerre. Il va donc passer l'année 25 à préparer le terrain pour sa mutation espérée à Berlin, apprenant à sa vive déception début décembre de son «protecteur» Philippe Berthelot, redevenu Secrétaire général du Quai après une longue période de mise au placard par Poincaré, qu'il doit retourner momentanément au Japon, le poste allemand tardant, lui dit-on, à se libérer. En réalité, il semble que le Quai n'ait jamais vraiment songé à nommer dans pareil poste un diplomate jugé à certains égards peu fiable. Dans la semaine qui suit, Claudel, qui se sent pour un temps privé de projet politique, va se mettre d'accord avec un éditeur parisien pour produire un recueil d'impressions envisagé par les deux hommes comme un pendant japonais de *Connaissance de l'Est*.

Rentré au Japon en février 26, et convaincu (on lui a semble-t-il donné des assurances à cet égard, ou du moins l'interprète-t-il ainsi), que Berlin n'est que partie remise et qu'il ne rejoint son poste que pour quelques mois, il se met en quelque sorte lui-même en congé sur place, décidé à ne plus assurer politiquement que les affaires courantes, et multipliant, comme en une ambassade buissonnière (rien moins que cent jours bien comptés passés hors de Tokyo sur ce qui finira par constituer une prolongation de mission d'une année pleine), les voyages et séjours destinés à effectuer les repérages qu'il estime nécessaires à son ouvrage japonais en préparation.

Bien entendu, les choses ne se passeront pas exactement – ou même pas du tout ! – comme il les avait prévues : il réunira certes au terme de ses pérégrinations les éléments qui lui permettront, associés à divers textes qu'il possède déjà, voire pour certains qu'il a d'ores et déjà publiés ici ou là, d'honorer auprès de l'éditeur sa commande – ce sera *L'Oiseau noir dans le soleil levant* (Excelsior, 1927) –, mais il s'engagera également, et comme se surprenant lui-même, dans la genèse complexe d'un objet éditorial à tous égards inclassable, les *Cent phrases pour éventails*, dont la superbe édition originale (trois accordéons de papier calligraphié) paraîtra au Japon même dans les mois qui suivront son départ. Politiquement, tandis qu'il se retrouve amené à jeter *in extremis* les fondations d'un nouvel établissement culturel français, à Kyoto cette fois, l'ambassade de Berlin, où une rumeur journalistique aussitôt démentie l'envoie en octobre, se muera en réalité fin novembre en celle de Washington. Et alors qu'il s'apprête à rejoindre cette affectation dont il se satisfait (et où il excellera), le décès longtemps anticipé de l'empereur régnant, un grand malade depuis l'enfance, le contraint, malgré la mauvaise humeur que cette prolongation de séjour lui inspire, à retarder son départ pour l'Amérique de plusieurs mois. Ce contretemps nous vaudra sous diverses formes scripturales (il en avait déjà été ainsi pour l'épisode du tremblement de terre), la relation par l'« Ambassadeur-poète¹ » des saisissantes « Funérailles du Mikado », conclusion comme symphonique d'une mission d'une exceptionnelle richesse diplomatique et artistique, et qui a marqué à jamais les relations culturelles bilatérales en générant les instruments sur lesquels, au Japon, elles demeurent encore aujourd'hui fondées.

¹ « *Shijin taishi* », surnom affectueux que la presse japonaise lui avait donné d'autorité à son arrivée.